

Ce que j'ai vu, ce que l'on m'a conté...

Par Jean BONDOIS

1936 : C'est à la rentrée d'octobre et je suis scolarisé à l'école de garçons Emile Moselly. J'ai 7 ans et demi. J'habite rue Général Foy et c'est donc un trajet d'environ 500 mètres que je dois effectuer 4 fois par jour avec mes « petites pattes » ! Comme j'ai appris à lire avec Monsieur Bouvot, à l'école de Royaumeix où habitaient mes grands-parents, je n'entre pas en milieu inconnu. L'école me plaît beaucoup et tout se passe bien dans des locaux neufs puisque construits en 1935. Notre maître est grand, très gentil, avec une voix douce ; il porte une blouse grise. Il sait nous instruire et nous prenons plaisir à l'écouter.

La ville est relativement calme. Le travail ne manque pas, les magasins sont bien achalandés. Les habitants vaquent librement à leurs occupations. Nous allons à l'école tranquillement et même joyeusement. Au fil des jours, l'ambiance change, prémices de confrontations avec notre ennemi de toujours, l'Allemagne ! 14-18 n'est pas si loin et nos parents nous en parlent encore. La revanche ?

En **mai 1939**, à Toul, place de la République, se déroule une grande prise d'armes, la dernière avant bien longtemps car le 23 août, c'est une première mobilisation : cela signifie bien que la guerre est inévitable.

Tout en jouant aux billes dans les caniveaux des rues, nous voyons des colonnes d'hommes de différents âges, en tenue civile avec béret ou chapeau, une musette sur le dos ou une petite valise à la main, défiler vers leur lieu d'affectation pour y revêtir la tenue militaire et partir dans les unités.

Pour mes copains et moi-même, les habitudes vont changer. Avant, nous jouions dans les remparts à la « petite guerre » et voilà que nous entendons parler de vraie guerre. Suite à la mobilisation générale, notre maître a, comme beaucoup d'autres hommes, été appelé à rejoindre son unité. Il est remplacé par une maîtresse, très gentille elle aussi, et nos cours ne subissent que peu de changements.

Fin 1939, on nous attribue un masque à gaz, dans une boîte grise, avec une bandoulière en tresse jaune. On nous montre comment s'en servir et on nous précise qu'il faut absolument toujours l'avoir à portée de main ! Un matin, nous découvrons que les vitres de la classe portent des croisillons de

bandelettes de papier... Et puis, il y a des essais de sirène ; nous devons courir à toutes jambes, nous mettre à l'abri dans les casemates situées à 130 mètres de l'école -l'actuel Centre Culturel Aragon. Nous sommes anxieux à l'idée de ce qui pourrait se passer... Les alertes deviennent réelles et nombreuses, suite aux passages d'avions ennemis à proximité de la ville. Nous essayons de travailler correctement mais c'est devenu difficile, d'autres pensées traversant nos petites têtes. Nos papas, pour la majeure partie des 30 élèves de la classe, sont partis pour la guerre !

Les vacances de Noël sont tristes ... Elles se passent avec ce qui reste de la famille, avec les grands-parents mais plus de papa, de tontons, de cousins... Papa est « soldat » pas très loin, à Foug dans un poste d'observation pour la DCA (Défense contre aéronefs) et où, une chance pour nous, nous pouvons aller le voir.

Dans la nuit du 20 au 21 décembre 1939, l'Hôtel de Ville est la proie des flammes ; il est entièrement ravagé par un incendie dont l'origine est vraiment inconnue ! J'ai vu ce spectacle depuis la fenêtre de ma chambre, au 25 de la rue Général Foy : « la neige était rose, elle dansait », j'avais 10 ans.

Après un hiver 1939-40 où on a appris à vivre en situation de guerre, de « drôle de guerre », et où, progressivement, on ne se réfugie plus dans les abris par usure, le printemps 1940 va connaître un réveil des hostilités. A la rentrée de janvier **1940**, nous reprenons le travail scolaire à peu près normalement. 15 mars 1940, la Tchécoslovaquie est envahie. Des élèves, fils de familles de militaires, s'en vont ; d'autres arrivent. Nos classes sont chamboulées... Avril, les alertes s'amplifient si bien qu'il faut fermer l'école. Pour combien de temps ?

Les bruits de guerre s'amplifient, les Allemands envahissant les pays les uns après les autres. Ça va être notre tour, chez nous en France, à Toul ! **Juin 1940**, plus d'école, plus d'administration, plus de transports, magasins fermés... Dans la ville, les administrations sont vides et les habitants restants se terrent dans les abris que la Défense Passive a rendus vivables. La ville est coupée du monde ! Les transports publics sont à l'arrêt sauf le « chemin de fer » qui est surchargé. En gare de

Toul, part le dernier train vers Neufchâteau. C'est la débâcle.

Comme papa est à la guerre, maman, ma grande-sœur et moi allons, comme beaucoup de Toulois, quitter notre ville... Le 13 juin au matin, nous étions depuis quelques jours chez ma tante, rue des Magasins, chez laquelle, en hiver, s'était installée une « popote ». La popote était une cuisine réquisitionnée pour accueillir les officiers et sous-officiers au repas du midi, la cuisine étant faite par un « cuisinier » mobilisé. Un véhicule camouflé de l'armée, une automitrailleuse de la D.C.A., sort de la masse des militaires en débâcle et vient s'arrêter devant la maison. Quatre soldats en tenue avec casque descendent de la plate-forme. Ils viennent prendre en charge ma tante et mon « nonon » mutilé de la guerre 14-18. Ils ne veulent pas partir et nous laissent leurs places. En route pour ... -maman me l'a raconté plus tard- ... la Suisse... En fait de Suisse, nous nous retrouvons à Niort!

Pris en charge par la Croix Rouge, nous sommes dirigés, avec d'autres réfugiés, vers Messé, un petit village des Deux-Sèvres, où nous sommes bien accueillis et où nous resterons jusqu'à fin juillet. Pour passer le temps, une classe est improvisée pour les enfants exilés, avec des cours élémentaires destinés à entretenir les connaissances.

Nous ne savions pas, qu'à peine après l'avoir quittée, Toul allait connaître de bien difficiles journées... Voyant le recul de l'armée française en pleine retraite et craignant l'arrivée prochaine des Allemands, une partie de la population et, avec elle, la presque totalité des commerçants, notamment ceux du commerce d'alimentation et en particulier presque tous les boulangers et bouchers quittent Toul. C'est l'exode... Tous ceux qui le peuvent abandonnent leur foyer, en voiture, en train, à bicyclette ou à pied, et ce, dans toutes les directions, sur des routes très encombrées. En ville, il n'y a plus aucun service d'Etat, plus de police pour prévenir les pillages qui ont déjà commencé. Il n'y a ni gaz, ni électricité, ni d'autre eau que celle des puits centenaires, presque plus de magasins ouverts, la ville est coupée du monde.

C'est le maire, Henri Miller, qui a vu son hôtel de ville brûler en décembre 1939, et une petite équipe du personnel municipal qui vont faire de leur mieux pour subvenir aux besoins de ceux qui restent, n'ayant pas trouvé de moyen pour partir. Toul, cité dépeuplée en partie de sa population indigène, est devenue paradoxalement lieu d'asile pour des centaines de réfugiés venus de Meuse, de

Moselle et du nord de la Meurthe-et-Moselle. A la déclaration de guerre, la population était de 12 600 habitants ... Elle est maintenant réduite à environ 3000 Toulois auxquels s'ajoutent bon nombre de réfugiés.

À partir du 14 au soir, les Toulois qui restent en ville, se terrent dans les caves-abris, abris officiels ou caves personnelles voûtées, y vivant tant bien que mal, n'en sortant à la hâte que pour se rendre là où leur est distribué le pain, 100 g par personne, un peu de viande et du sucre, trouvés dans ce qui restait à « La Manutention ». Le 15 juin, au petit matin, le dernier train en partance quitte la gare de Toul pour Neufchâteau.

Les troupes de défense sont au combat sur le Toulois. Les engagements ont lieu les **16 et 17 juin** à Andilly et Ménil-la-Tour et se dirigent vers le nord-est de Toul. D'autres unités allemandes venant de Foug, Lagny et Boucq convergent également vers la ville. Les échos lointains des combats se rapprochent ... Une fusillade éclate du côté de Saint-Mansuy... Le 16, vers 14h, quelques avions lâchent des bombes sur le quartier de la gare, rue Gambetta, rue Docteur Chapuis : ce sont des avions italiens, alliés de l'Allemagne. Lundi 17 juin : depuis Bordeaux, le maréchal Philippe Pétain, nouveau chef du gouvernement, jugeant la situation des armées désespérée, leur demande solennellement de cesser le combat.

Pour les Allemands, la place forte française de Toul constitue un des buts définis comme prioritaires par Hitler lui-même dans son ordre du jour du 17 juin. Après avoir parcouru à pied, en quatre nuits, dans de très difficiles conditions, plus de cent quinze kilomètres depuis la frontière à Mangiennes (Meuse), alors qu'ils tentaient de défendre la Ligne Maginot réputée imprenable, le 227^e R.I. atteint vers midi les premières maisons de Toul.

Un bataillon français qui avait pour mission de couvrir le repli, ne s'est pas encore rendu et conduit un combat désespéré contre les troupes allemandes installées de toutes parts. Pendant ces quelques jours, au fur et à mesure que les Allemands se rapprochent de Toul par le nord, on commence à entendre la bataille, canon, mitrailleurs. C'est à ce moment que l'artillerie allemande détruit des immeubles dans l'avenue Victor Hugo et vers le cimetière. En tête des colonnes allemandes, s'avancent des unités de découverte (automitrailleuses et motos), précédées par des bombardiers.

Le **18 juin**, la bataille de Toul commence... Au matin, les premiers éléments allemands atteignent le bois Saint-Gengoult, puis la ferme de Longeau et la caserne de Sébastopol et prennent position au carrefour des routes de Verdun et de Metz, au nord du faubourg Saint-Mansuy.

À 16 h et 16 h 15, des formations passent au-dessus de Toul et lâchent des chapelets de torpilles, qui, en hurlant, viennent exploser vers la route de Blénod. Débutent alors de fréquents tirs allemands sur la ville, auxquels répond l'artillerie française du 48^e R.A. positionné à Dommartin-les-Toul. Le 227^e R.I. est en place, avec d'autres unités, à différents endroits : route de Blénod, au pont du canal près de la gare, près des casernes de La Justice, etc. A 18 h, sur ordre du Corps d'Armée, l'armée française est contrainte de renoncer à toutes les hauteurs qui dominent Toul et de les céder à l'ennemi. Vers minuit, toutes les troupes françaises sont au sud du canal et le Génie s'emploie à faire sauter les ponts sur la Moselle, sauf celui du chemin de fer qui résiste.

Le jour n'est pas levé que l'artillerie allemande recommence à bombarder Toul, puis Saint-Evre depuis les hauteurs du Saint-Michel, faisant des morts et des blessés au sein des troupes françaises. Le **19 juin** au petit matin, les Toulousiens font connaissance avec les éléments avancés allemands qui entrent en ville par le quartier de la gare, les portes de Metz et de Moselle, ainsi que par le pont resté intact, bien armés, mitrailleuse au poing, visitant les maisons sur leur passage et faisant des prisonniers. Les obus commencent à tomber sur la ville dont une partie est totalement anéantie. Ces bombardements dureront 3 jours, augmentant en intensité, avec quelques accalmies la nuit.

On se rend compte qu'en fait, il s'agit de l'artillerie française qui tire depuis ses batteries de Viterne et Gye. La cathédrale est touchée ! L'historien de la cathédrale, le chanoine Clanché témoignera : « ...lors des bombardements et surtout du terrifiant incendie de la cathédrale et de la tour Saint-Etienne...beffroi brûlé complètement, les quatre cloches fondues, les murs calcinés ainsi que la rosace, plus du dernier tiers du clocher méconnaissable, tambours volatilisés, tribune médiane disloquée, orgue, tuyaux complètement anéantis, vitraux fondus. Plus de toits, ni de tours absidiales...» À 10 heures, le drapeau du Reich flotte sur la tour intacte.

Un bataillon français qui avait pour mission de couvrir le repli, ne s'est pas encore rendu et conduit un combat désespéré contre les troupes allemandes installées de toutes parts. Coïncidence, c'est la 58^e Division d'Infanterie française qui va s'opposer à la 58^e Division d'Infanterie allemande!

Pendant que se poursuivent, dans le quartier Saint-Evre des combats acharnés qui feront des dizaines de victimes, l'armée allemande prend possession de la ville en recherchant les soldats français et les armes. Des affiches avertissent que ceux qui seront trouvés porteurs d'arme seront fusillés.

Dans la journée du 19 et les jours suivants, des visites systématiques des habitations vont être conduites, dans le but de soustraire à d'éventuels résistants les armes qui pouvaient s'y trouver. Certaines maisons sont réquisitionnées pour loger les troupes allemandes. Le couvre-feu est instauré, par exemple, fermeture des volets entre vingt heures et sept heures du matin. Un combattant allemand écrira : « *Avec cinq camarades, deux à droite et deux à gauche, je progressais en surveillant les fenêtres d'en face ... nous fîmes là quarante-huit prisonniers.* »

Ce **19 juin**, prétextant que « des soldats ou des civils cachés ont tiré sur les soldats allemands », ceux-ci exigent, pour 17 h, vingt otages et le rassemblement de tous les hommes de 18 à 45 ans place de la République. À 17 h, alors que le maire, les autorités civiles et religieuses, les otages et toute la population mâle se trouvent rassemblés, un obus non identifié éclate sous les arbres de la place. Neuf civils s'écroulent, une cinquantaine d'autres est blessée. Jugeant que cet épisode a fait assez de dégâts, les Allemands laissent les otages et les hommes rentrer chez eux.

Après des combats de rues acharnés mais sporadiques, les soldats français quittent leurs repaires de résistance par la porte Jeanne d'Arc et gagnent Saint-Evre où les combats se font de plus en plus denses. Sur la place, des immeubles sont incendiés et près de l'église ont lieu des corps à corps.

Les troupes françaises se replient vers l'avenue Jean Jaurès qui subit de gros dégâts. Là aussi des maisons brûlent... À 18 h, Saint-Evre est tenu par l'ennemi, pilonné par des obus incendiaires. Le combat s'éloigne ensuite vers Biqueley et Blénod, à la rigole d'alimentation (petit canal reliant la Moselle au canal de la Marne-au-Rhin).

Ce qui reste du 227^e va se réfugier dans les bois proches dits « Le Tillot » où se trouve un vieil ouvrage abandonné. Dans ce faubourg et à Valcourt, pendant plus de douze heures, la bataille fera rage et plusieurs dizaines de soldats français seront tués, dans leur vaine fuite vers le sud, par les coups ennemis. Côté allemand, la bataille sera rude aussi. À 23 h, on tire encore dans Toul et les incendies redoublent, embrasant des quartiers entiers.

Le **20 juin**, l'ordre du jour allemand stipule qu'à l'aube, l'effort sera porté sur le quartier Saint-Evre et les casernes de la Justice et se dirigera sur Bicqueley (manœuvre destinée à finir d'encercler la garnison française). Depuis les casernes Ney, les Allemands disposent d'un splendide observatoire et rien de ce qui se passe dans le secteur ne leur échappe.

Le **21 juin**, Toul est en feu... la fumée recouvre la ville... Pendant quatre jours, les projectiles s'abattent sur la ville, détruisant de nombreux immeubles et allumant des foyers d'incendie qu'il est impossible d'éteindre, le réseau d'eau a subi d'importants dégâts. Le gigantesque et terrifiant incendie va atteindre puis détruire environ 40% de la ville, durant plusieurs jours.

C'est le lendemain, **22 juin**, vers 9 h, que cessent les combats ; l'armistice devant être signé à midi. En fait, la signature n'interviendra qu'à 18 h 50. Les éléments du 227^e R.I. et d'autres, qui ont résisté jusqu'au bout dans les bois de Bicqueley et au fort du Chanot, se rendront après 5 jours de combats, avec les honneurs rendus par les Allemands.

Le calme revenu, on a pu mesurer l'étendue du désastre... Près de la ville, sur le champ de bataille, de nombreux chevaux devront être enterrés. Bien que, dans le Toulais, plus de 6000 hommes soient faits prisonniers et rejoignent les autres, civils et militaires, dans les camps en Allemagne, les « stalag » ou « Oflag ».

Les principales rues commerçantes de Toul sont rasées et ne présentent plus que des carcasses de maisons éventrées. Les marchandises qui restaient dans les magasins après les pillages ont brûlé ou sont éparpillées par les explosions.

De toute leur hauteur, l'église Saint-Gengoult et la cathédrale Saint-Etienne dominent les ruines. La ville a terriblement souffert.

Des quartiers entiers sont détruits et la cathédrale est endommagée ainsi que ses abords

par de violents incendies provenant des batailles de rues et des tirs d'artillerie... française, dira-t-on plus tard !

Combien de morts ? Pertes et dégâts de la bataille de Toul : soldats français identifiés : 230 morts ; soldats allemands identifiés : 500 morts dont 27 officiers ; civils : 27 morts ; civils morts sur la place de la République : 9 ; maisons entièrement détruites : 193 ; maisons sérieusement endommagées : 287 ; Cathédrale : incendie des toitures et de la tour sud, bâtiment du cloître...

Les Allemands sont à Toul... Ils sont bien là ! Ils occupent les beaux et confortables immeubles pour y loger les gradés et y ont établi leurs bureaux de commandement, ravitaillement, sécurité, etc. Les casernes qui n'ont pas été entièrement détruites sont occupées par du personnel et du matériel. Des patrouilles de quatre hommes en tenue impeccable sillonnent les rues, de jour comme de nuit... Contrôles de Police, circulation, ravitaillement... Le laissez-passer est nécessaire à certaines heures. Il faut faire attention à tout ordre donné par le responsable de la ville au risque de s'exposer à des sanctions ! Il faut savoir qu'en Meurthe-et-Moselle, nous étions en zone interdite, donc sous juridiction allemande. Énormément d'ouvriers déblaient les rues pour laisser le passage aux véhicules. Il n'y a pas beaucoup de voitures, sauf celles de l'occupant allemand, comme par exemple un véhicule spécial circulant en soirée surtout pour repérer les appareils de T.S.F. en fonction.

La ville, fortement endommagée, doit maintenant procéder à son relèvement, On doit tout d'abord déblayer les rues afin de pouvoir à nouveau y circuler. Dans un premier temps, les troupes d'occupation participent à ces travaux ; par la suite, des entreprises prennent le relais. Les moyens sont rudimentaires : pelles, pioches, pics, brouettes et wagonnets sur voie de 50. La main d'œuvre ne manque pas : les jeunes hommes étant prisonniers, ce sont les plus âgés qui se mettent à l'ouvrage.

Nos vacances forcées vont bientôt prendre fin car maman décide qu'il est temps de rentrer chez nous et, après bien des embûches, nous y parvenons **fin juillet 1940**. Nous retrouvons notre ville dans un triste état : je ne reconnais plus certains endroits où je passais tous les jours pour aller à l'école Les familles sont désorientées, surtout par le fait que les hommes sont absents des foyers. Bon nombre sont prisonniers de guerre en Allemagne ou ailleurs, et les nouvelles sont, par obligation, rares et souvent très courtes de part et d'autre. Les femmes sont, dans

l'ensemble, des « femmes au foyer », devant, avec peu de moyens, subvenir aux besoins des familles. Certaines sont donc contraintes à aller travailler pendant que les enfants sont à l'école ou gardés.

À Toul, il n'y a pratiquement plus de magasins. Seules quelques boulangeries et épiceries sont ouvertes provisoirement et il faut faire une longue queue d'attente pour y percevoir quelque chose. La vie est chère ; le ravitaillement est difficile en particulier pour la nourriture, strictement contingentée. Tout est réglé par la mairie qui a fort à faire : pour avoir des chaussures, il faut demander les bons en mairie ! Qui se rend dans un magasin pour obtenir une denrée alimentaire ou autre sans ticket, n'a rien. Il faut préciser que ces tickets n'exonéraient pas les citoyens de payer les produits en espèces sonnantes et trébuchantes ! Le rationnement prendra fin courant 1949 seulement.

Octobre 1940, c'est la rentrée ! Je ne suis revenu que depuis quelques jours, mais je suis bien décidé à retourner en classe (avec tout ce que je venais de vivre, j'avais dû mûrir !). C'est la même chose qu'avant notre départ : nous sommes mélangés car des élèves sont partis ou pas encore revenus. Il y a des nouveaux, de tous âges. Dans notre classe, nous sommes 33 et notre maîtresse est madame Ladouce, l'épouse du directeur. Elle porte une blouse blanche ; on dirait une infirmière, mais sans la croix rouge ! Je retrouve la salle presque comme je l'avais quittée, avec son grand tableau noir, l'armoire, l'estrade et le bureau de la maîtresse, nos bancs à deux places avec les encriers de faïence blanche, sentant bon la violette !

Les cours nous sont donnés comme auparavant. La journée commence à 8 heures, mais, en arrivant, nous avons obligation de chanter l'hommage au maréchal Pétain : « Maréchal nous voilà... ». Puis, leçon de morale : une ligne écrite au tableau noir par la maîtresse et qu'il nous faut commenter. Exemple : « Aime ce qui est vrai, admire ce qui est beau ! » ou « Pour gagner sa vie et s'enrichir, le meilleur moyen c'est de travailler ! » ou encore « La patrie mérite notre respect, notre reconnaissance et notre amour ! ». Il faut lever le doigt pour avoir la parole, comme dans toutes les matières. Ensuite, s'enchaînent géographie, grammaire, histoire, calcul, etc. ... jusqu'à 11 heures puis reprise des cours à 13 heures jusqu'à 16 heures, et ce, tous les jours sauf le jeudi. De temps en temps, séance de gymnastique dans la cour. A la récréation, chez nous, les garçons, les billes sont reines. Le jeudi, pas d'école et, comme pour une majorité de mes copains, le matin c'est catéchisme dans la

chapelle du cloître et apprentissage du rôle d'enfant de chœur. L'après-midi, c'est le patronage qui nous accueille pour des jeux, des promenades et même du cinéma (muet). Parallèlement à mon cursus scolaire, je fais de la gymnastique à « L'Espérance de Toul » où je suis inscrit depuis 1936 et dont je suis, aujourd'hui, ...président des Anciens !

J'ai oublié de préciser qu'avant de partir en classe, le petit déjeuner était, chez moi, composé d'un bol de lait sans crème, d'une tartine de confiture (ersatz) et, qu'à l'école, nous avons droit à un biscuit caséiné, riche en énergie (à base d'albumine de lait). Nous devons être correctement habillés, certes avec les moyens de cette période. Comme chaussures, nous avons des galoches, (sorte de chaussures avec semelle fendue pour l'articulation) en bois. Gare aux graviers de la cour en jouant aux billes ! Nous arrivons en 1941, l'année du certif, c'est sérieux !

LES FILS DU TELEPHONE

Avec les copains, nous nous retrouvions pour nous amuser. Malgré notre âge, nous avons déjà une certaine haine des Allemands et nous cherchions ce que l'on pouvait faire pour les embêter. Il y avait, en haut du talus de la voie de chemin de fer Toul-Pont-Saint-Vincent une « nappe » de fils de téléphone sur des poteaux de bois. Afin de perturber les échanges téléphoniques (les grands nous en avaient parlé !) on prenait un fil de fer auquel on attachait un boulon ou un caillou et hop ! Dans les fils... Quand c'était bien visé, on entendait un petit bruit : zi, zi, zi... mais on était déjà loin ! Aux Allemands de rechercher la panne !

1941 à Toul, fondation d'un de ses premiers réseaux de résistance locale. Des arrestations ont lieu, ainsi que quelques exécutions. De graves événements frapperont ou endeuilleront des familles du Toulais mais aucune mention n'étant faite dans la presse ils n'auront pas une grande répercussion sur la population qui ne les connaîtra que plus tard. On ne soupçonnait pas ce que pouvaient endurer les personnes déportées en Allemagne, puisque ce ne sera qu'après l'armistice de 1945 que l'on saura ce qui leur a été infligé !

Tous les jours, aller et retour dans les ruines pour couper au court. Nous n'avons pas plus de

nouvelles de nos papas prisonniers en Allemagne. Les cours sont plus complets, les exercices sont plus difficiles, les leçons plus longues. Pas de laisser-aller pour les fautes d'orthographe, les erreurs en calcul, l'écriture calligraphiée avec pleins et déliés, etc. Les cahiers doivent être tenus proprement, sans rature, sans tache (difficile en écrivant à l'encre à la plume) ni écornés. Les maîtres et maîtresses, comme

avant, ont les pleins pouvoirs de nos parents, certes pour enseigner mais aussi nous réprimander en nous tirant l'oreille, nous donner une claque (souvent méritée), donner un coup de règle sur les doigts ou encore « donner des lignes » et on a tout intérêt à ne pas en parler à la maison car systématiquement, la punition sera multipliée au moins par deux !



LE RÉVOLVER

Ma sœur fréquentait un gars qui avait cinq ans de plus que moi et qui était bien au fait des choses de la Résistance. Un soir, il vint à la maison à Saint-Mansuy. Mes parents étaient dans le jardin. Il avait dans les mains quelque chose, emballé dans du papier. Il vint vers moi rapidement et me tendit le paquet en me disant : « Planque-moi vite ça, vite, vite ! »

J'ai tout de suite deviné de quoi il s'agissait : c'était un revolver modèle 1940. Je l'ai caché sous le toit d'un petit appentis qui servait de buanderie sous les tuiles. Je l'ai ressorti en 1944 et le lui ai rendu. Mes parents n'ont jamais rien su...

LA SOUPE AUX POIS, 1943.

Tous les mercredis, les Allemands qui avaient pitié de nous (Sans doute avaient-ils des enfants !) nous invitaient à venir chercher de la soupe et du pain. Une « roulante » était installée dans la cour de la dernière casemate du quai de la Glacière, face à la petite rue du Ménin derrière un muret surmonté d'une grille.

On faisait la queue, tenant à la main un pot de camp en aluminium qu'on tendait à travers la grille. Tombait alors une louchée de soupe aux pois très épaisse et on nous passait une tranche de pain noir. C'était bien bon ! Polis, nous disions merci !

LE VÉLO JAUNE

J'avais un petit vélo jaune ayant appartenu à l'un de mes cousins, vélo bricolé : pas de pneu mais des morceaux de tuyaux. Un dimanche, je vais chercher de la lecture chez un marchand de journaux, rue de la Petite Boucherie. J'emprunte le passage qui relie la place du Marché à la dite rue, légèrement en pente. À peu près au milieu, je vois, montant le passage, un officier allemand bien habillé, casquette relevée, ceinturon noir brillant, pantalon « de cheval » et hautes bottes cirées.

J'avais pris, avec mon vélo, un peu de vitesse et roue en avant et tête la première, je lui suis rentré dedans entre les jambes ! En tombant, j'ai entendu un cri, je ne sais pas en quelle langue... Lorsque je me suis relevé, plus que rapidement, il m'a empoigné et j'ai pris un coup de botte au derrière si fort que je me demande encore si elle n'est pas restée coincée ! Chaque fois que j'emprunte ce passage, je pense à cet homme qui a dû, lui aussi, garder un souvenir...

LE WAGON DÉVALLE LA PENTE...

Un jeudi, début 44, les Allemands étaient un tantinet excités. Avaient-ils de mauvaises nouvelles ? Avec des copains, nous montons au Saint-Michel (Seul le fort était « occupé »). A mi-chemin de la voie de 60 qui montait au fort, il y avait un wagon abandonné, du moins en attente. Connaissant les lieux, nous savions que cette voie descendait jusqu'à ce que l'on appelait le « parc à fourrages » sur la route de Bruley. Examinant le wagon, on y a vu une manivelle commandant le freinage. Devinez ce que l'on a fait ? Et sans bruit...

Le wagon s'est élancé sur la pente, tout d'abord lentement puis en prenant de la vitesse pour venir s'écraser contre la porte métallique du parc. Nous avons dévalé le sentier rapide vers la rue Loges des Gardes presque plus vite que le wagon car, presque en bas, nous avons entendu un énorme fracas...

1^{er} août 1941 : le Certif... dans l'école même mais une autre salle de classe, avec deux personnes en plus de notre maîtresse et le directeur... Nous sommes 33 à le passer... Je suis reçu ! Qu'est-ce que j'étais content, maman encore plus après tout le mal qu'elle s'était donné pour moi !

1942 : Le 29 juillet, arrestation de personnes de religion israélite, enfermées à Ecouves puis emmenées à Drancy en 1944. Les arrestations et déportations de résistants, policiers, civils et « saboteurs » se suivent. Il en sera de même en 1943.

Le temps passe..., puis **1944** est arrivé, période difficile : les Allemands sont aux aguets de tout ce qui se passe. Il nous faut être vigilants. Des images restent gravées dans ma mémoire. Dans le ciel, des nuées d'avions, des « superfortress » ou forteresses volantes type B17 et B29 lourds et gros bombardiers américains, basés en Angleterre, capables d'emporter 10 tonnes de bombes sur plus de 8000 km. Ils passaient par vagues de 200 à 300 avions brillant dans le soleil à destination de l'Allemagne, vers les industries de la Ruhr, la Sarre,... Les déflagrations des bombes étaient si fortes qu'on les entendait et que le sol semblait

vibrer. Ces avions ne nous faisaient pas peur, au contraire ! Alors qu'un seul avion allemand nous terrorisait.

Le **30 août** 1944, à Toul, les Allemands brûlent, entre autres, une partie de la caserne du Châtelet qui subsistait encore, annonçant que la ville subirait le même sort si un seul coup de feu était tiré. On commence à voir des militaires allemands cherchant des véhicules pour fuir ; comme il n'y a pas de voitures, ils cherchent des bicyclettes.

Le **31 août**, la nuit, après s'être repliés, les Allemands font sauter le pont de Dommartin. Celui-ci, détruit en 1940, venait d'être remis en service environ quatre semaines auparavant. Pendant toute la durée de l'occupation, la circulation se faisait sur un pont de bois.

Le **2 septembre**, à 2 heures du matin, sans qu'aucune sirène n'ait averti la population, un avion revanchard survole la ville et largue soudainement ses bombes ; seront touchés le cimetière, l'hôpital-hospice, l'ancien hôtel de Pimodan rue Gengoult, l'école maternelle servant de mairie rue Jeanne d'arc, la gare...

Les Allemands sont à Dommartin-lès-Toul, partant vers la forêt de Haye pour se regrouper. Quelques premiers éléments alliés arrivent dans la journée (Le reste des troupes sera stoppé, faute d'intendance qui suit, essence, munitions, ravitaillement, etc ...) et des engagements ont lieu depuis les remparts et sur les berges de la Moselle. Les F.F.I., les Résistants et d'autres Groupes se mêlent à la bataille qui fait rage. Pour traverser la Moselle, les ponts étant détruits (chemin de fer, Dommartin...), le Génie U.S. installe un pont provisoire.

Le **3 septembre** vers 11 heures, dans le plus grand silence, deux colonnes de F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur), marchant, de chaque côté,

le long des trottoirs, remontent la rue Gambetta, armés de fusils et ayant des bandes de cartouches pendant sur la poitrine. Des drapeaux tricolores fleurissent aux fenêtres... L'après-midi, ce sont des militaires américains qui descendent l'avenue Victor Hugo puis la rue Thiers, baïonnette au canon, de petites grenades suspendues au côté de leur casque, silencieux avec leurs semelles de caoutchouc. Ils distribuent des bonbons, du chocolat, des cigarettes, des chewing-gums et même des oranges ! Les premiers chars et jeeps sont en ville !

A partir du **4 septembre**, les Américains s'installent à Toul, dans les bâtiments libérés par les Allemands. Pour les Toulousiens, c'est la fin d'un long cauchemar et la joie d'être libres !

Récit de Roger ROLLIN

Le 30 août, il n'y avait plus d'Allemands dans la ville mais, subitement, 500 SS reviennent occuper la cité. Les responsables de la ville sont convoqués à la Kommandantur. Le 31, les maquisards attaquent les antichars allemands dans le secteur du Thillot. Le combat est dur. Pendant ce temps, à Toul, les « trentaines » se mettent à occuper les rives de la Moselle, les Allemands s'étant repliés sur Dommartin et Chaudeney. Les Allemands disposent de mitrailleuses et de mortiers.

Le 2 au matin, le pont de Dommartin enjambant la Moselle saute. A 9 heures, les maquisards tentent en vain de franchir la Moselle. A 10 heures, le premier véhicule américain, un char léger, arrive au carrefour des routes de Chaudeney et de Toul, suivi d'une voiture pilotée par des Français. Les drapeaux tricolores sortent de derrière les volets clos. C'est à ce moment-là qu'une masse de volontaires arrive... Le combat continue jusqu'au 4 au soir sur les rives où les blindés américains arrivent.

Toul est libérée totalement au prix de pertes sensibles du côté français. Une fois de plus, on s'est bien battus !



**Copie de la lettre de Madame Muller, employée de mairie,
adressée à une amie le 27 juillet 1940
(Document manuscrit communiqué par Jean Bondois)**

Bilan des incendies : rue de la République, du Palais de la Bière à la maison Dix-Neuf, de chez Marsy à la maison Lafarge ; rue Jeanne d'Arc : de la maison Stein à la boulangerie Parisienne et rue de la République en continuant jusqu'à la bijouterie Cury. L'impasse Gambetta a arrêté le feu sur le reste de la rue Gambetta de ce côté. L'autre côté de cette rue n'est pas incendié, pas plus que le côté qui suit de la rue Carnot.

Du Bar Léon à chez Goupil, plus rien. Toute la rue Muids-des-Blés prenant le pâté rue Joseph Carez, les rue Lafayette, docteur Chapuis sont brûlées. Plus de rue Pierre-Hardie, plus de rue Michâtel, côté Vittemer jusqu'à l'imprimerie Toulouise qui a été épargnée. Plus de rue d'Inglemur, rue des Clercs, rue du Quartier Neuf. Plus de cathédrale : une tour descendue sur un tiers et tout l'intérieur brûlé. Plus de Magasins Réunis ainsi que la maison Thouvenot. Plus de rue Drouas, rue de Creil, rue Chanzy, les maisons Colson et Thiriet sont brûlées.

Quartier de la Gare : garage Erb et Delfour incendiés ainsi que toutes les maisons vers le cimetière. Quant aux faubourgs, je ne suis pas allée à Saint-Mansuy, j'ai essayé d'aller à Saint-Evre le 19 pour ouvrir les fenêtres (ordre allemand) mais je n'ai pas pu passer ; on se battait de ce côté et j'ai été arrêtée par les Allemands qui plaçaient les mitrailleuses.

Je sais ce que fut la guerre à Toul, j'ai continué mon service sans peur, allant et venant où d'autres ne voulaient aller ; du reste, je ne me connaissais pas cette bravoure ; je n'ai jamais tremblé et pourtant j'ai eu les oreilles assourdies par l'éclatement des obus proches. J'ai distribué pain et viande sous la mitraille par une fenêtre, faisant avancer deux par deux les gens blottis dans la cave d'en face, attendant le pain depuis des heures. Nous avons eu toutes les difficultés possibles pour le ravitaillement. Plus d'eau, plus de gaz, plus de lumière pour faire le pain, Manutention et Concentration incendiées. Toutes les casernes brûlées y compris Forêt Curial.

Oh Dieu ! Ce qu'il me coûte d'apprendre toutes ces choses affreuses, nous avons tout vu ici, depuis les horreurs de la guerre jusqu'à la honte pour bien des choses : pillages, vandalisme, et le reste... Vous me demandez ce qu'était devenu le magasin Gravel. ça, c'est autre chose. Une heure après m'avoir remis les clefs, des inconnus, pour nous employés de mairie, mais qui connaissaient certainement bien la manoeuvre du dépôt, ont ouvert le tout au large en criant à qui voulait l'entendre : « Venez vous ravitailler en tout, il vaut mieux que ce soit pour les Français que pour les Allemands ! ». Alors ce fut le pillage et le gaspillage en deux jours de temps et personne, personne, n'aurait pu arrêter la foule venant avec des brouettes, charrettes, voitures, etc. Et, pour vous donner un exemple, jusqu'à la femme d'un retraité connu repartant avec des gironnées, n'ayant pas peur de montrer ses culottes en repartant en courant pour faire d'autres voyages... Les rentiers, idem..., dans les boutiques. Le 18, nous avons honte d'être Français et nous aspirions à l'arrivée des Allemands qui continuèrent à faire le reste, mais avec aucune cruauté.

Les bas quartiers de la ville épargnés par les incendies sont les mieux ravitaillés, les marchands de vins, ont été pillés aussi, enfin que dire, tout et tout... Les maisons inhabitées ont été draguées avec un dégoût profond de ceux qui faisaient leur service consciencieusement. Le pillage a commencé avec les Français fuyards puis les Allemands. Les réfugiés arrivaient de toutes parts en plus de la population toulouise à nourrir en pain et en viande. Nous avons eu 700 à 800 réfugiés de Verdun et d'ailleurs. Plus de police à Toul.

Voilà le plus beau de tout : le 19 dans la matinée, des Allemands ont été tués par des civils ivres, de là des repréailles. Pour 13 heures, les hommes de 19 à 45 ans devaient se présenter place de la République pour vérification d'identité et pour en faire prisonniers avec 20 otages à fusiller. Le maire en tête, les deux curés, Jules Erb, le docteur Douzain, le docteur Crosmarie, Froissard, Ollier,...

Cinq minutes avant l'arrivée des Allemands exécuteurs, un obus d'artillerie française éclata à 2 mètres du sol dans la foule faisant 12 morts et 80 à 100 blessés. Quelle panique ! Et tout fut arrêté (...) Les hommes représentant les 20 otages s'en tirèrent avec trois fois rien. Le maire était comme fou ; il fut méconnaissable pendant huit jours, jour et nuit debout. Nous autres, employés, avons un peu repris mais nous avons tous été déprimés pendant quelques jours. Nous avons couché près de huit nuits dans les caves, par ordre, avec défense de sortir. Monsieur Lelièvre a dû déloger avec sa famille deux fois dans la nuit dans les caves car les maisons brûlaient au-dessus d'eux.

La gare est partie emmenant tous ses agents avec leurs familles. Plus aucun service de l'État, plus de Poste, plus de Perception. Enfin, seuls restaient ceux qui n'avaient pu partir faute de locomotion. Et nous qui avons reçu l'ordre formel de rester ! Plus de police, plus de gendarmerie : comment vouliez-vous faire écouter les pillards. Quelle honte !

Nous avons encore une fois déménagé notre mairie et sommes au collège de garçons. Tous les services y sont. Nous avons failli rester sous les décombres nous trois, Génot, François et

moi. La maison Stein brûlant à côté de la mairie, nous déménagions en vitesse : état civil, caisse, machines,... L'impasse bordant cette maison nous garantissait du feu mais notre existence était menacée par la chute des murs, ce qui ne tarda pas et quand on cria : « Attention, le mur va s'écrouler ! », nous nous sommes jetés l'un sur l'autre sous une fenêtre, renversant un gros poêle. Oh ! Miracle, nous étions sains et saufs encore une fois. Nous étions tous noirs de poussière et de plâtras. Nous avons peine à nous reconnaître. Monsieur Génot m'embrassant comme du bon pain en me disant : « Ma pauvre vieille, nous sommes encore là. Ce n'est pas notre heure ! ». Vous voyez le tableau... ! Après nous être réunis, nous nous sommes aperçus qu'un jeune homme qui nous aidait était resté sous les décombres. Vite, vite, il se faisait entendre alors, avec les Allemands, nous avons sorti ce pauvre jeune homme comme une loque.

J'ai tant à vous dire que je saute du coq à l'âne. Encore une chose : j'ai fait la distribution de viande chez Seren avec Génot pour le pointage. Il fallait couvrir les vélos, j'ai couru deux fois après le mien. Après je le mettais chez vous, à la salle à manger. Là, il était sous clefs.... (La suite de récit manque)

